

Elle avait eu maintes fois l'occasion d'être appelée pour des soins urgents au 32, avenue du manoir, 5ème étage, porte gauche. Mais ce matin-là, fatiguée par une nuit d'insomnie, elle s'arrêta au 4ème étage, et frappa porte gauche. A peine s'était-elle aperçue de son erreur, qu'une voix résonna dans la pièce du fond : « Enfin ! Je vous attendais ».

Surprise par cette invitation imprévue, elle décida d'entrer sans davantage de protocole. L'appartement ne ressemblait à rien, sens dessus dessous, à rien de comparable avec la propreté manifestée par sa patiente du cinquième étage. Le parquet désossé craquait comme un lit ancien et le vasistas qui éclairait le couloir fumait de poussière. La saleté semblait venir d'un abandon total des soins d'hygiène, sans doute causée par la négligence du propriétaire, de cette voix qui l'avait invitée.

Dans cette semi obscurité, elle ne voyait personne et plus elle avançait, plus la voix nasillarde paraissait venue d'outre tombe. L'inquiétude commençait à la gagner, dans la mesure où plus aucun signe de présence humaine ne se faisait sentir, alors qu'elle détaillait de long en large, en auscultatrice professionnelle, le périmètre habité. Avait elle rêvé, usée par sa nuit sans sommeil, en proie possible à des hallucinations auditives ?

La vie d'un médecin généraliste en banlieue n'est pas reposante. Sans cesse appelée pour des pathologies souvent hors champ de la médecine habituelle, pour des troubles psychiatriques qu'elle ne maîtrisait pas, elle se sentait épuisée, vidée, devant l'immensité de sa tâche quasi sacerdotale. Entrée en religion par esprit militant, juste auprès ses années d'internat, elle avait choisi de s'installer dans un faubourg pauvre pour combattre et le mal et ses origines sociales. Pour elle, sa racine se terrait dans le terreau fertile de la pauvreté. Il n'y avait aucun doute !

Elle avait fait ce choix difficile après diverses lectures idéologiques à la facture célèbre, comme celle de Marx. Plusieurs années après, cette médecin " en campagne " poursuivait son activité avec de plus en plus de maux, tant financiers (à cause d'une profusion d'impayés) que sécuritaires (devoir travailler dans cet environnement où le banditisme, lié aux trafics de drogue proliférait, finissant par créer un climat de violence quotidienne qui se répercutait jusque dans son cabinet.)

Et c'était pire lorsqu'elle devait, comme aujourd'hui, se ruer vers des patients isolés dans les innombrables grandes tours du quartier désolé et gangrené par la délinquance. Elle ne lâchait

rien cependant, toujours autant chevillée à ses croyances philosophiques, tout en mesurant chaque jour la difficulté de son ouvrage, le fossé immense, de plus en plus béant, entre le possible et son idéalisme.

Après avoir fait le tour de l'appartement sans succès, elle décida de sortir, toutefois surprise d'avoir réussi à entrer si facilement dans les lieux.

" La fatigue, j'ai besoin de vacances, je prends mes désirs pour des réalités, j'entends des voix "
" pensa t'elle finalement.

Tout en descendant les marches de l'immeuble pour sortir à l'air libre (l'ascenseur ne fonctionnait pas, soit en panne, soit squatté par les dealers pour leurs perpétuelles livraisons), elle se demanda qui pouvait bien vivre dans un tel débarras de débris et d'odeurs nauséabondes. Il lui faudrait peut être en référer au commissariat voisin, pour qu'ils inspectent en profondeur l'endroit. Tout cela n'était pour elle que routine dans son travail de thérapeute, "un réflexe nerveux" qui revenait à chaque fois qu'elle découvrait en profondeur la misère de ce territoire.

Tandis qu'elle faisait quelques pas en direction de sa voiture, elle entendit derrière elle, venant sans doute du hall de l'immeuble qu'elle venait d'abandonner, un cri strident suivi de l'interpellation suivante :

" Je vous attendais et déjà vous m'abandonnez ? "

Perplexe, elle se retourna pour contempler... le vide. Elle inspecta sa montre qui marquait seize heures. Dans trente minutes commençaient à son cabinet les consultations du soir; il était temps d'y aller malgré le doute qui doucement s'insinuait en elle.

Elle démarra sa Twingo tout en s'interrogeant encore une fois sur la provenance de cette voix mystérieuse mais décida de rompre pour le moment avec ça, réalité ou imaginaire, pour rester concentrée sur son devoir de médecin.

Un gros orage vivace déversait des trombes sur son pare brise et elle se retrouva trempée sur le seuil de sa maison, cherchant ses clefs dans son sac à main pour entrer par derrière, tellement longtemps qu'elle se rua ensuite vers la salle de bain pour se sécher et recevoir les premiers patients qui l'attendaient déjà dans la salle d'attente. Le miroir lui refléta son visage fatigué et des cheveux qui grisonnaient de façon catastrophique, ce qui entama davantage son courage. Elle eut envie de fuir, mais elle n'avait pas le choix et ne pouvait pas abandonner ses

malades à eux mêmes, à cause du fameux serment et de son âme de militante. Pas question de lâcher, il fallait faire face contre vents et marées et c'est ce qu' elle faisait depuis plus de vingt ans sans prendre de repos.

" Le repos du guerrier attendra la fin de la guerre " se disait elle. Aujourd'hui, elle commençait à se demander si cette guerre aurait une fin, si elle existait vraiment, si elle n'était pas plutôt celle du soldat "du désert des Tartares", devant un vide existentiel qui la dépassait et qui était en train de la rendre folle...

Son portable sonna, un numéro inconnu s'afficha. Elle ne décrocha pas, devant traiter un jeune garçon enrhumé devant la maman inquiète, la belle routine de son quotidien. Elle ne vérifia pas si cet appelant avait laissé un message, bien trop occupée ensuite à gérer un cardiaque obèse, une femme âgée qui souffrait surtout de solitude depuis la perte de son mari, un second marmot qui toussait lui aussi, un adulte alcoolique qui nait cette réalité, une jeune fille inquiète de ne pas avoir eu ses règles, une histoire de violence familiale...

Elle ne put pas tirer le rideau avant vingt heures trente passée, comme toujours abreuvée de discours fleuves sur le mal être du quotidien qu'elle écoutait toujours stoïquement.

Après avoir nourri son matou et compagnon de galère, cette célibataire endurcie, qui avait fait le choix du mécénat social en négligeant avec un certain paradoxe toute vie amoureuse et sociale car trop occupée à agir sur le front de la pauvreté, se mit à table pour avaler des restes de la veille. Elle jeta un œil sur un journal déplié devant elle qui parlait des affaires courantes, puis pensa subitement à regarder son téléphone : elle avait un message, qui venait de la même source, de cet appel anonyme d'avant ses consultations :

" Je vous attend toujours ce soir. Vous m'avez négligé tout à l'heure, rattrapez vous avant qu'il ne soit trop tard, vous savez où me trouver " La voix restait nasillarde, comme venue du tréfonds d'un puits. Elle n'avait pas rêvé, il existait bien quelqu'un qui cherchait à la voir et qui l'appelait au secours.

Trop épuisée pour ressortir, elle monta se coucher après une dernière caresse à son chat préféré.

" On verra demain " se dit elle.

Elle plongea dans un sommeil artificiel mais réparateur qu'elle se fabriquait elle même, à coup d'auto traitement. Elle fut tirée de son sommeil dès l'aube; on frappait à sa porte. Elle prit juste

le temps d'enfiler un long pull filasse, avant d'aller ouvrir : le seuil était vide. Son pied nu heurta un bout de papier sale qu'elle ramassa promptement.

" Je n'ai pas dormi de la nuit, je vous ai attendu durant des heures, je vous attends, dépêchez vous "

Cette fois ci, n'y tenant plus, elle se précipita dans son auto garée juste devant, sans prendre la peine de se débarbouiller ni de boire un café. Mais qui donc pouvait bien ainsi la harceler depuis la veille sans relâche jusqu'à connaître et son adresse et son numéro de portable ?

Il devait bien s'agir d'une connaissance, d'un proche, peut être d'un ex compagnon, en tous cas de quelqu'un qui l'a connaissait parfaitement. Dans ces situations, on pense à toute une pléthore de possibilités, invraisemblables, on élabore des scénarios improbables parfois sans queue ni tête pour se rassurer. Et elle n'eut plus qu'une envie, de foncer dans la gueule du loup pour trouver la bonne réponse.

Sa souricière restait d'abord cet appartement du quatrième étage visité sans résultat la veille, qu'elle souhaitait donc revoir, persuadée que se trouvait là bas le nœud de cette énigme. Elle démarra en trombe en passant d'un coup la troisième et se rua vers le quartier des Ballets, où très certainement le persécuteur l'attendait, niché dans le bazar de son appartement.

Elle passa les guetteurs qui officiaient en bons pères de famille au bas de la tour, pour les saluer et leur souhaiter bon courage dans leur labeur. Il s'agissait pour elle d'une habitude. Elle les saluait comme on fait le bonjour à un voisin, il n'y avait nulle trace d'ironie face à ces trafiquants décomplexés qui dealaient à la vue de tous. Un peu comme on peut parfois saluer le commerçant du coin quand on part au travail.

On l'accompagna dans l'ascenseur, ce qui était une marque d'hospitalité qu'elle appréciait, dans la mesure où l'installation était privatisée depuis fort longtemps pour " les affaires". Il y avait un certain respect pour " la toubib ".

Elle ne prit pas la peine de frapper à la porte et tourna la poignée qui s'ouvrit franchement comme la dernière fois. Elle s'annonça cette fois ci : " me voilà, dites moi qui vous êtes et ce que vous voulez, je suis médecin et je veux vous aider ". Elle prononça ces paroles pour se rassurer elle même et prévenir de son arrivée, pour être dans l'action.

Aucune réponse immédiate ne jaillit du silence de la pièce capharnaüm. Elle insista à plusieurs reprises tout en faisant encore une fois le tour du propriétaire, invisible. Au bout d'un quart d'heure, elle fut convaincue, il n'y avait personne.

Elle pensa que cet endroit devait servir de lieu de transaction entre les vendeurs de cannabis et les clients potentiels, comme endroit discret à loyer modéré sous loué par le locataire principal aux délinquants; on retrouvait ça dans des centaines d'endroits du pays gangrénés par la prohibition légale. On obtenait un logement HLM qui servait ensuite à ce genre d'arrangement.

Mais alors, d'où avaient bien pu venir les appels ? Elle se souvenait que la veille la voix nasale raisonnait tout près d'elle. Mais il n'y avait personne, à part ce rai de lumière venu tout droit du seul vasistas qui éclairait timidement le long couloir enfumé.

Une fois sur le palier, un appel se fit entendre à l'étage supérieur, à l'endroit même où on l'attendait la veille pour accomplir sa mission de soignante. Une porte s'ouvrit puis claqua avec fracas comme si un énorme courant d'air précipitait sa fermeture. Il ne s'agissait pas de la porte de gauche, mais celle de droite. On l'interpellait de la façon habituelle :

" Vous avez enfin trouvé ma porte, je vous attends depuis hier, dépêchez vous, on se meurt ici "

Alors qu'elle pressait la poignée tout en retenant son souffle, la porte de gauche s'ouvrit aussi, laissant passer par l'entrebâillement le visage bien connue de sa patiente, qui souffrait d'un cancer avancé depuis de longs mois.

" Enfin, vous voilà docteur, je vous attendais. Vous n'êtes pas venu hier. J'ai souffert le martyr toute la nuit, vous deviez pourtant m'apporter le renouvellement de mon ordonnance d'anti douleur.

- Je suis désolée, j'ai du répondre à une urgence et aller à l'hôpital. Elle eut honte de sa négligence.

- Vous voilà , c'est le plus important, entrez s'il vous plait."

Elle pensa que la porte de droite attendrait au moins le temps de prescrire les médicaments utiles. Tout en s'excusant auprès de la patiente de cet abandon inopiné, elle se hâta, tout à son

empressement d'aller pénétrer dans l'appartement en face. Elle prit congé en promettant de repasser avant la fin de la semaine.

Aussitôt, elle frappa à la porte voisine et attendit une réponse sur le palier. Elle eut l'impression que quelqu'un s'approchait comme un félin rusé pour la regarder par l'œilleton translucide. Elle vit une ombre voiler sa circonférence, comme si un œil se posait doucement dessus avant de s'en retirer. Personne ne bronchait, elle cogna une seconde fois, puis une troisième, avant de tenter de tourner la poignée qui, cette fois, résista. Elle se sentait épiée et commençait à se demander si on ne jouait pas avec ses nerfs, mais dans quel but?

Elle n'avait rien à se reprocher bien au contraire. Depuis tant d'années, elle n'avait cessé de soigner, de dépanner, parfois d'offrir la gratuité des soins, elle vivait son métier avec la fougue d'une générosité sans borne, souvent jusqu'au sacrifice.

Alors pourquoi ce mystère ? Agacée, rageuse tout à coup, elle décida de retourner à l'assaut de cette porte, quitte, pourquoi pas à la défoncer.

Elle s'aperçut alors qu'un nouveau message s'affichait sur son téléphone, un double message cette fois ci, vocal et textuel :

" Je vous attendais et vous avez préféré quelqu'un d'autre. Mais enfin, pourquoi ? "

Prise d'une sorte de panique, elle se rua vers le panneau de bois et se mis à taper dessus en hurlant de cette sorte de rage créée par la frustration.

" Ouvrez, ouvrez, vous allez ouvrir et me dire qui vous êtes ou j'appelle immédiatement la police, ça suffit maintenant !"

Ce qu'elle fit d'ailleurs dans la foulée pour leur expliquer en détail tous les événements vécus depuis la veille.

Elle demanda à avoir en direct le commissaire, qu'elle connaissait bien pour travailler avec lui souvent pour des motifs variés. Les intermittences de la misère sociale la conduisait à serrer les rangs avec les différents intervenants du terrain et les forces de l'ordre en faisaient partie.

Elle voulait lui faire entendre les messages reçus comme preuve qu'elle ne divaguait pas et qu'il s'agissait bien d'une forme de harcèlement, de quelque chose d'anormal, qu'il fallait tirer l'affaire au clair le plus vite possible.

Pour gagner du temps elle proposa de se rendre au poste de police et décida d'annuler les rendez vous de sa soirée, exceptés les urgences que son devoir d'Hippocrate imposait.

De toute façon, son acharnement face à la porte du cinquième à droite restant sans réponse, il lui fallut bien chercher la clé de cette énigme ailleurs.

L'ascenseur était exceptionnellement libre de tout commerce, alors elle appuya sur le bouton zéro et attendit que la porte se referma, toute à ses pensées confuses et à sa hâte d'en finir une bonne fois pour toute avec cette histoire.

Sur le miroir de la cabine, on pouvait lire, écrit au rouge à lèvres, la phrase suivante :

" Enfin, enfin, enfin, inutile de vous énerver, je vous attends, c'est tout ! Mais veuillez frapper à ma porte avec délicatesse, SVP, et je vous ouvrirai ! "

Le badigeonnage de la glace, avec ce texte explicite, ne lui laissa aucun doute sur l'urgence de filer au commissariat.

Elle passa comme une furie et ne vit pas les dealers au travail, ni les clients forts nombreux, venus des quartiers chics pour s'approvisionner pour la soirée. Beaucoup de ces honnêtes travailleurs de l'ombre la connaissait trop bien pour s'en inquiéter, elle restait la doctoresse qui soignait leurs petits bobos et vague à l'âme depuis leur enfance.. Sans doute une urgence, pensèrent ils .

Elle se gara un peu plus loin sur le boulevard, les places réservées à la Police étaient toutes occupées par les véhicules à cette heure tardive. Le commissaire la reçut sans attendre et l'écouta avec intérêt. Il lui demanda d'abord de lui faire écouter les messages reçus.

Aucun ne subsistait ! Le vide absolu, il ne restait ni sms ni message vocal !

Elle regarda fixement le policier avant de baisser les yeux, en proie au découragement. Elle lui parla quand même des deux appartements inoccupés et du reste. Il envoya sans trainer une équipe pour aller vérifier ses allégations. Il la raccompagna avec politesse jusqu'en bas de l'hôtel de police en lui promettant des nouvelles rapides. Déçue par l'absence des messages, elle se persuada que l'officier n'irait pas bien loin dans les investigations, la prenant sans doute pour une folle qui affabulait.

Et en effet, la visite des deux logements ne donna rien. Elle permit seulement aux policiers de découvrir deux lieux inédits de leurs services, qui servaient de " nourrices " (pour cacher la

drogue en échange d'une rémunération.). Les locataires, des pauvres, voyaient par ce deal un moyen pour survivre, cumulé avec les APL; furent interpellés. Mais aucuns des deux n'avouèrent avoir participer à une quelconque farce peu ragoûtante envers ce médecin.

L'affaire en resta là pour les autorités mais le mystère restait entier. Pourtant, il n'y avait pas eu que les messages téléphoniques, pensait elle. Que dire de cette inscription peu banale dans la cage d'ascenseur et puis surtout elle n'oubliait pas les interpellations vocales qu'elle avait subie en montant dans cet immeuble et dans les deux logements vacants.

Ce satané 32, avenue du manoir était bien connu pour nicher un parfait condensé de misère sociale, avec son lot de trafics underground, mais cette banalité du quotidien des quartiers défavorisés et cette histoire étrange ne justifiait pas qu'elle abandonnât tous ces gens à cause de ce simple évènement insondable.

Elle continua donc à œuvrer sur place avec un certain courage.

Et se rendit dès le lendemain au quatrième étage, par la seule voie autorisée ce jour là par les trafiquants, c'est à dire en montant deux par deux les escaliers, les affaires ayant repris .

Fatiguée par une nouvelle nuit d'insomnie, elle stoppa par erreur au troisième, au lieu du cinquième et frappa à la porte de gauche. En vérité, elle souhaitait ardemment que ressuscite encore cette voix nasillarde qui la hantait désormais. Elle voulait entendre encore une fois cet appel à entrer, ce témoignage en forme de remerciement vis à vis de cette ascèse qu'elle s'imposait depuis si longtemps, au comble de ses forces, pour aider les plus démunis. Elle avait envie de lire sur une porte ou sur un vasistas ébréché le même texte de reconnaissance qui s'était affiché dans l'ascenseur, quelques jours plus tôt.

Elle voulait qu'on l'aime. Qu'on l'a remercie.

Et elle comprit alors que toute cette histoire était un leurre, une vue de son esprit fatigué par le don de soi, qu'elle existait seulement dans ses désirs inconscients. Personne ne l'appelait de cette manière implorante, il n'y avait pas de voix sous le soleil, tout n'était pour elle que vanité à l'espérer.

Une hallucination.

Elle décida de prendre des vacances et de cesser d'écouter ces voix intérieures qui ne lui disaient rien qui vaille.

Elle se sentait seule.